Intervention au séminaire A propos

**Du « Je ne sais pas » au « Tu peux savoir ».**

**Avec Jacotot et Lacan**

**Des « maîtres ignorants »**

*Paola Casagrande, psychanalyste*

*15 octobre 2020*

Commençons par l’ « irruption du réel » dans nos vies dont parle bon nombre de psychanalystes. Réel qui nous laisserait interdits, étourdis, ou « étourdits », d-i-t-s dans le sens où Lacan l’entendait : une parole et un dire distincts[[1]](#footnote-0). Le thème de l’année ne fera sans doute pas consensus (Tant mieux ! Quel vilain mot !) et devrait soulever des discussions « passionnées »…

La « tragédie » a commencé le 17 mars 2020 par une mise en confinement d’une grande partie du monde. Sans autre forme de procès. La peur de la mort annoncée nous a rendus « obéissants ». Nous n’avions pas d’autre choix puisque de protections, la sixième puissance mondiale n’avait pas, ou plus. Restait la « distanciation sociale ». Vous connaissez l’histoire. Passée cette première période de « sidération », nous étions relégués à prendre place dans le « chœur », sorte de dispositif que l’on appelle la « stase » dans la tragédie antique. La trame de l’histoire s’interrompt, il y a suspension de la narration. Le choeur chante, crie, pleure et balbutie. De loin en loin, quelques mauvais acteurs reprennent le fil de la narration, « communiquent » leur texte et quittent la scène pendant que le chœur demeure et chante, crie, applaudit à heure fixe et balbutie. Et le temps passe, ou ne passe pas. C’est selon.

A l’intérieur du chœur de la tragédie (masse compacte, passive, « raréfiée » selon l’expression de Giorgio Agamben), que sommes-nous devenus ? Dans nos vies un peu rétrécies notre rapport au temps et à l’espace a changé. Résolument. Le confinement s’est donné en premier lieu comme un phénomène purement spatial. Notre espace vital s’est trouvé borné par des murs trop proches, notre résidence s’est métamorphosée en cage (ou refuge, c’est selon). Assignés à résidence, le rapport au temps s’est transformé : perte de notion du temps, monotonie des jours indistincts, temps arrêté. Catastrophique, perdu, rentabilisé ou rattrapé. Temps joui pour d’autres. Selon la force psychique des uns et des autres. Et vous connaissez la suite post-confinement…

Je vais vous raconter une blague. C’est Slavoj Zizek qui la narre dans son dernier livre *Dans la tempête virale*.

 *« Persuadé d’être une graine, un homme est envoyé dans un hôpital psychiatrique où le personnel s’évertue à le convaincre qu’il n’est pas une graine mais un être humain. Lorsqu’ils parviennent à lui faire entendre raison, il est autorisé à quitter l’hôpital. Mais, sitôt sorti, il s’y rue à nouveau, tremblant de peur, évoquant la présence d’un poulet à l’extérieur, devant l’entrée, et se déclarant terrifié à l’idée d’être mangé par le volatile. « Cher ami, lui dit le docteur, vous savez très bien que vous n’êtes pas une graine mais un homme…-Bien sûr que je le sais, lui répond alors le patient, mais le poulet le sait-il ? ». Mon ami croate Dejan Krsié m’a récemment envoyé une version « corona » de cette blague : « Bonjour mon ami !-Oh, bonjour professeur ! Mais pourquoi portez-vous un masque ? Il y a deux semaines vous expliquiez partout que les masques ne protègent pas du virus…-Oui, je sais qu’ils ne servent à rien, mais le virus le sait-il ? ».*

 « Cette version « corona » fait l’impasse sur une donnée cruciale : c’est que le virus ne sait rien (et ne sait donc pas qu’il ne sait rien) […] il n’est pas un ennemi qui cherche à nous détruire, il ne fait que se reproduire selon un automatisme aveugle[[2]](#footnote-1) ». Zizek nous laisse entendre ici que les hommes sont enclins à toujours construire du sens, quitte à supposer un *savoir* aux choses les plus inanimées.

 Si l’on considère le réel comme une catastrophe, la pulsion de mort à l’œuvre, ou la mort tout court, en quoi l’année 2020 aura-t-elle été exceptionnelle quant à la preuve, s’il le fallait, que les hommes sont fragiles, mortels et/ou féroces dans leur relation à l’autre (si leur pensée ne se met pas en mouvement) et que des tuiles peuvent à tout moment leur tomber sur la tête ? Je ne vais pas revenir sur la lucidité d’un Freud dans ses derniers écrits *Malaise dans la civilisation* ou *Pourquoi la guerre ?*. Deux textes qui disent tout sur la nature de l’homme et de son rapport au monde.

Un ami Afghan me disait : « Vous les Occidentaux avez peur car vous ne savez plus depuis longtemps ce que c’est que de se prendre des bombes sur la tête à n’importe quel moment ». Il y a des conflits qui durent et qui mettent les populations dans une forme d’ « in-tranquillité » permanente. Ils vivent avec la mort et la cruauté toujours possibles.

La « catastrophe » actuelle a ceci de particulier qu’elle occupe l’esprit et entrave la liberté de mouvement de l’ensemble des Terriens. Une question que nous aurions à nous poser est la suivante : « Qu’est-ce qui ne tourne pas rond dans notre système, voire qui tourne mal au point que nous nous sommes montrés si peu préparés à la catastrophe, alors même que les scientifiques nous avertissaient depuis des années qu’elle se produirait[[3]](#footnote-2) » ?

Jean Luc Nancy philosophe et Jean François Bouthors écrivain et journaliste apportent une réponse possible à cette question cruciale. Dans une chronique commune parue dans le journal Le Monde (18 mai 2020) ils posent l’hypothèse de « l’illusion de notre puissance ». Ils y notent la difficulté qu’il y a à reconnaître que la science et la technologie ne peuvent pas nous protéger de tout *: «*Alors que, depuis le milieu du XIXe siècle, l’ignorance avait reculé à marche forcée sous l’effet d’une accélération des connaissances scientifiques dans tous les domaines, le virus, la pandémie et leurs conséquences sont l’illustration criante et effrayante des limites de la puissance que ces savoirs confèrent, alors que les progrès de la technique qui en résultent ont pu nous faire croire que la maîtrise de notre destin personnel et collectif était à portée de main »*.*

Nous sommes entrés dans un inconnu angoissant *: «*Le futur – au sens de ce que nous projetions à partir des données du présent – se dérobe désormais pour nous laisser face à l’incertain radical de l’à-venir, dont nous n’avons pas la maîtrise »*.*

Si le progrès technique abandonne sa promesse d’une vie moins inquiétante, il nous reste à chercher ailleurs des manières de nous rassurer. Les auteurs font le lien entre ces incertitudes et le retour du fait religieux *: «*Le retour du religieux, sous des formes fondamentalistes, millénaristes, hystériques ou piétistes, ces dernières années, a sans doute été la traduction de l’inquiétude diffuse devant un monde dont la complexification rendait à beaucoup le futur insaisissable »*.*

Dans un court texte de 1974 intitulé *Le triomphe de la religion*, Lacan aborde la question du sens et des impasses où la science est rendue. Face aux impasses, la religion triomphera, annonce Lacan : « Ce n’est pas parce que les choses vont devenir moins naturelles, grâce au réel, que l’on va cesser pour autant de secréter du sens. Et la religion va donner du sens aux épreuves les plus curieuses, celles dont les savants eux-mêmes commencent justement à avoir un petit bout d’angoisse. La religion va trouver à ça des sens truculents[[4]](#footnote-3) ».

\*\*\*

Il me semble qu’il ne faudrait pas mettre sur le même plan « la passion de l’ignorance » considérée par la psychanalyse comme le ressort du transfert et comme point d’origine essentiel d’une entrée en analyse, ou considérée par le pédagogue progressiste Joseph Jacotot comme l’entrée dans l’apprentissage, *et* l’ignorance au sens commun comme aveuglement stratégique (ou pas) face aux diverses réalités qui se déploient au sein des sociétés organisées (ou désorganisées).

L’ignorance prend dans son sens commun une valeur péjorative ; qui accepte volontiers d’être taxé d’ignorance ? En italien, accuser un homme d’être un « ignorante » implique non seulement qu’il soit considéré comme inculte mais aussi grossier ou vulgaire. D’où cette valence négative dans le langage courant qui n’est pas celle que la psychanalyse retient.

Les aveuglements « passionnés » sont l’apanage des hommes et peuvent servir les systèmes idéologiques des organisations politico-économiques ou plus individuellement des systèmes relationnels, par exemple (et je n’en citerai qu’un) le système de la relation hommes-femmes dont on parle tant aujourd’hui (et de manière *délirante* par les néo-féministes).

La « passion de l’ignorance » à l’origine de l’entrée dans la cure disait Lacan. Le « Je ne sais pas » comme préalable. Voici ce que dit Lacan au début de son enseignement. C’est dans le Séminaire 1 *Les écrits techniques de Freud*: « Nous savons que la dimension du transfert existe d’emblée, implicitement, avant tout commencement de l’analyse, avant que le concubinage qu’est l’analyse ne le déclenche. Or, ces deux possibilités de l’amour et de la haine ne vont pas sans cette troisième, qu’on néglige, et qu’on ne nomme pas parmi les composantes primaires du transfert –l’ignorance en tant que passion. Le sujet qui vient en analyse se met pourtant, comme tel, dans la position de celui qui ignore. Pas d’entrée possible dans l’analyse sans cette référence –on ne le dit jamais, on n’y pense jamais, alors qu’elle est fondamentale [[5]](#footnote-4)».

Je m’intéresse aujourd’hui à l’ « ignorance » comme passion, telle que Lacan la définissait encore dans un autre texte paru dans « Ecrits », *Variantes de la cure-type*. Il y posait les jalons de ce qui fit l’originalité de son enseignement de la cure analytique, (avec les Séminaires *L’éthique de la psychanalyse* (Séminaire VII) *et Le transfert* (Séminaire VIII)*)* en opposition à la doxa de ceux qu’il appelait « les hommes d’état de la psychanalyse » qui occupaient une place de choix au sein de l’IPA, la maison mère fondée par Freud en 1910 ; dont il fut exclu. Ces textes font figure d’ « événement » (Alain Badiou) dans le sens d’une coupure qui inaugura le passage de lafigure du psychanalyste explicatif (interprétatif) à celle du psychanalyste « ignorant » (se plaçant comme tel). Nous pouvons d’ores et déjà affirmer que la passion de l’ignorance est un concept fécond pour ceux qui entrent dans l’entreprise analytique, qu’ils soient analysants **ou** analystes.

Freud mettait en garde quant à l’inutilité de dévoiler à un analysant un savoir sur son symptôme. En 1916 dans son *Introduction à la psychanalyse*, Freud y précise : « Il y a différentes sortes de savoir qui n’ont pas la même valeur psychologique. Le savoir du médecin n’est pas celui du malade et ne peut pas manifester les mêmes effets. Lorsque le médecin communique au malade le savoir qu’il a acquis, il n’obtient aucun succès ».

Lacan fit un pas supplémentaire : « L’ignorance en effet ne doit pas être entendue ici en tant qu’absence de savoir, mais, à l’égal de l’amour et de la haine, comme un passion de l’être ; car elle peut être, à leur instar, une voie où l’être se forme  [[6]](#footnote-5)». La « passion de l’ignorance » y prend alors ses lettres de noblesse.

En 1955, date de la publication de *Variantes de la cure type* Lacan envisageait encore la cure analytique comme une demande de reconnaissance du sujet dans son « Etre » de désir. A la fin de son enseignement il considérera la fin de l’analyse comme **une *traversée du fantasme*, c’est à dire que l’analysant y rencontrait par-delà son désir de reconnaissance l’existence de son corps comme substance jouissante répétitive et sans signification. Une exigence qui ne viendrait pas de son Etre, mais de son corps. On pourrait dire aussi de son manque à Etre. L’Etre chez Lacan est éminemment complexe et me manque l’érudition d’un philosophe pour véritablement saisir tous les emprunts que fit Lacan à la philosophie pour forger son propre concept.**

Contentons-nous de penser que la psychanalyse, avec Lacan, ne retient que trois passions de l’Etre. Elle s’en tient là. Les philosophes en retiennent bien d’autres. Je n’en citerai que deux : « Passion du réel » pour Alain Badiou ou Slavoj Zizek, « Passion de l’inégalité » pour Jacques Rancière.

Comme l’avait suggéré Freud, Lacan avancera que la question ontologique « Qui suis-je ? » ne saurait être résolue par le savoir, et encore moins par l’amour qui laisse l’objet dans une « méconnaissance du moi ». *Je ne sais pas* pourquoi « j’aime ». Ce n’est pas le « savoir » qui me fait aimer, mais la « supposition de ce savoir ». Je suppose à l’autre un savoir qu’il aurait sur moi. J’aime celui qui me dira la vérité sur moi ; cette vérité que j’ignore. La supposition du savoir dans l’autre est le ressort de l’énamoration et de l’amour de transfert.

L’amour subsiste si subsiste cette illusion de l’autre comme « sujet supposé savoir ». Savoir quoi ? La vérité de mon Etre. La supposition (par moi posée et induite par la place de l’autre) attribue à l’autre un savoir sur moi, ce quelque chose que je ne sais pas. En résulte la croyance que l’autre possède l’objet que je n’ai pas (l’agalma socratique, ancêtre de l’objet a).

C’est la *passion de l’ignorance* qui m’empêche de voir ce qui m’horrifie : à savoir qu’il n’y a pas d’objet satisfaisant ; que l’entrée dans le langage dessine un manque absolu ; que l’autre ne peut me donner ce qu’il n’a pas bien qu’il semble le prétendre par ses mots et ses actes, et par la place qu’il occupe ; que sur le sexe, je ne sais rien ou pas grand chose.

Comment alors ne pas *cultiver la passion de l’ignorance*, accolée à l’amour et à la haine ? Avec Lacan, la psychanalyse ouvre un nouveau champ de l’amour, complexifie l’amour. Cependant bien qu’énigmatique, cette théorisation lacanienne permet de nous penser capables de dépasser notre misère ontologique, notre non-rapport à l’autre, par une *création* forgée de toute pièce (une sublimation), basée sur l’ignorance, l’amour et la haine. Se penser capable n’est pas être capable… Nous cultivons les « leurres ».

Il n’y a pas de rapport sexuel, disait Lacan, mais l’amour y supplée. Voilà la passion de l’ignorance à l’œuvre, créatrice d’amour, et qui sauve du malheur ontologique. Sauver est peut-être un bien grand mot. Peut-être faudrait-il dire « atténuer » ou « rendre plus léger » ou réussir cette division subjective (division qui constitue le sujet) en prenant un peu-je dis bien *un peu*- la main sur ce qui m’aliène. Je veux parler de ce pur trou, le vide de la Chose vers laquelle je tends. Inexorablement. Chacun d'entre nous est commandé par ce qui vient d'un trou. On pourrait le nommer Réel, un irreprésentable (l’acte sublimatoire avec la création d’objets tente de le cerner tel le potier avec son vase) qui vient de ce trou.

Le fameux objet cause du désir, cet objet a, fondamentalement, c'est l’écho du pur trou, disais-je. Je délègue des objets a, à la place de ce trou, mais la Vérité de cette place, la Vérité de la Vérité de l'objet a, c'est le trou, dit *Urverdrangung,* le refoulement originaire. Dans le langage, il y a un trou enseigne la psychanalyse lacanienne. Il y a quelque chose de refoulé ; quelque chose qui manque. J'y délègue des objets comme cause de mon désir, un objet d’amour par exemple. Et si cet objet est la vérité et la cause de mon désir, la vérité de cet objet est qu'il répond à l'absence dans le Grand Autre. L’analyse permet de découvrir ce vide. Quant à l’amour, il fonctionne comme un pur leurre. Un leurre qui nous éloigne de la désespérance de ce vide.

Résumons la thèse de Lacan. Il y a la Chose dont procède le désir, ce pur manque hors signifiant autour duquel se joue notre destin tragique. Comment articuler les deux pôles : Chose et Objet d’amour. Il faut y rajouter « un petit objet », élément intermédiaire, ambigu, qui est à la fois un objet écho de la Chose (qui participe donc de la Chose) **et** à la fois un objet-leurre qui manque, (qui participe du défilé métonymique des objets à saisir). Un objet leurrant, *donc* consistant, pour le sujet qui aime. C’est l’agalma que croit percevoir Alcibiade en Socrate (dans *Le banquet*) et que Lacan commence à nommer *objet petit a*. Ainsi, quand Platon place l’amour dans le Souverain Bien, à l’extérieur des hommes, Lacan le situe au cœur des hommes, dans la Chose même cause du désir

\*\*\*

J’ai suggéré dans mon titre de nommer Lacan « un maître ignorant ». J’ai emprunté cette formule au philosophe Jacques Rancière qui écrivit en 1987 une biographie de Joseph Jacotot qui se proclama *«  maître ignorant ».* Le texte de Rancières’intitule *Le Maître ignorant. Cinq leçons sur l’émancipation intellectuelle*. Il n’est pas étonnant que Rancière se soit intéressé de près à ce révolutionnaire français exilé et lecteur de littérature française à Louvain tant la passion de l’égalité au sens politique du philosophe Rancière rejoint la passion de l’ignorance du pédagogue Jacotot. Si je m’attarde aujourd’hui sur la figure de Jacotot c’est bien parce que la théorie que celui-ci développa me semble faire écho à la question de « la passion de l’ignorance » chez Lacan. Cette théorie ou technique dessine le trajet de l’apprenant ou de l’analysant ; un trajet qui pourrait se vectoriser ainsi : du « Je ne sais pas » au « Tu peux savoir ».

En 1789, Jacotot a 19 ans. Il enseigne alors la rhétorique à Dijon et se prépare au métier d’avocat. En 1792, il sert en tant qu’artilleur dans les armées de la République qui se battent alors pour protéger la Révolution de l’offensive contre-révolutionnaire. Il devient ensuite secrétaire du ministre de la Guerre et substitut du directeur de l’École Polytechnique. Revenu à Dijon, il enseigne les mathématiques, le droit, les langues anciennes. En 1815, il est élu député, mais le retour des Bourbons ouvrant la période conservatrice de la Restauration le conduit à son exil aux Pays-Bas où il trouve un poste de lecteur de littérature française à l’université de Louvain.

C’est pendant son enseignement qu’a lieu en 1818 l’événement qui va changer sa vie. Comment apprendre le français à des étudiants hollandais dont Jacotot ne connaît pas la langue ? Il proposa à ses étudiants une version bilingue de *Télémaque* (1699) de Fénelon. «  Il fit remettre le livre aux étudiants par un interprète et leur demanda d’apprendre le texte français en s’aidant de la traduction. Quand ils eurent atteint la moitié du premier livre, il leur fit dire de répéter sans cesse ce qu’ils avaient appris et de se contenter de lire le reste pour être à même de le raconter[[7]](#footnote-6) ». La réussite de cette expérience dépassa largement les espérances du professeur. Les étudiants, en plus de maîtriser le français, se montrèrent capables de composer des dissertations. « Combien ne fut-il pas surpris de découvrir que ces élèves, livrés à eux-mêmes, s’étaient tirés de ce pas difficile aussi bien que l’auraient fait beaucoup de Français.[…] Tous les hommes étaient-ils donc capables de comprendre ce que d’autres avaient fait et compris[[8]](#footnote-7) ».

Cette « expérience de hasard » provoqua une révolution dans son esprit et il commença à élaborer ce qu’il nomma « l’émancipation intellectuelle ». Il abandonna alors le système d’enseignement classique qu’il avait appliqué et auquel il avait cru en professeur consciencieux, un système basé sur la transmission des connaissances pour élever par *degrés* les élèves vers sa propre science, un système basé sur la méthode explicative. « La révélation qui saisit Jacotot se ramène à ceci : il faut renverser la logique du système explicateur[[9]](#footnote-8) ». Jacotot avancera que le système explicateur produit « l’incapable », qu’il produit le mythe pédagogique qui divise le monde en deux, ou plus exactement l’intelligence en deux : une intelligence inférieure et une intelligence supérieure. Le principe de l’explication sera désormais pour Jacotot le principe de *l’abrutissement,* une arme subtile de domination. C’est bien cela qui m’a conduit à y voir l’écho de la résistance de Lacan contre l’IPA.

« Dans la situation expérimentale créée par Jacotot, l’élève était lié à une volonté, celle de Jacotot, et à une intelligence, celle du livre, entièrement distinctes.[…] Cette expérience pédagogique ouvrait ainsi sur une rupture avec la logique de toutes les pédagogies[[10]](#footnote-9) », opposant science d’une part et ignorance d’autre part. Jacotot se mit à enseigner des disciplines qu’il ne connaissait pas : la peinture et le piano. « Passe encore d’entendre qu’un savant doive se dispenser d’expliquer sa science. Mais comment admettre qu’un ignorant puisse être pour un autre ignorant cause de science[[11]](#footnote-10)  commente Jacques Rancière.

L’université de Louvain s’inquiéta de ce lecteur extravagant qui proclamait aux étudiants qui s’entassaient devant lui : « Il faut que je vous apprenne que je n’ai rien à vous apprendre ».

Se dessine l’éthique pédagogique de Jacotot : il se pose en maître ignorant, qui ne transmet pas son propre savoir ; et mieux vaut d’ailleurs qu’il ne le possède pas pour être dans une véritable relation de réciprocité. La fonction du maître ignorant est émancipatrice : il présuppose la capacité à l’élève d’apprendre tout ce qu’il veut (la volonté est la qualité requise), donc à s’émanciper d’une place subalterne. Il n’enseigne pas, il *interroge*. Pour être instruit et non pour instruire. Non comme un maître qui connaît toutes les réponses, mais comme un maître qui lance des défis et apprend de son élève. Le seul impératif que le maître doit soutenir est celui-ci : « Tu peux savoir ». La capacité à savoir de l’élève se soutient de la position *éthique* du maître : il pose comme préalable l’égalité des intelligences. C’est cela son désir comme place dans le discours.

Vous aurez compris que ne se pose pas la question de savoir si les hommes sont d’égale intelligence ou pas. L’éthique de Jacotot pose un postulat, un préalable, une affirmation qu’il n’essaie pas de vérifier. C’est un pré-supposé à partir duquel Jacotot aura bâti son système. Son *éthique* peut-on dire. De la même manière, Rancière pose l’égalité des hommes non comme un but à atteindre mais comme un postulat théorique d’origine à partir duquel sa pensée politique de déploie.

La possibilité d’émancipation dans l’acte d’enseigner est liée pour Jacotot à la fonction d’un questionnement dirigé vers l’intelligence de l’apprenant. Le maître demande : «Et toi ? Qu’est-ce que tu vois ? Qu’est-ce que tu en penses ? Qu’est-ce que tu ferais ? ». Les réponses n’appartiennent pas au maître ; elles participent à une transformation, à une conquête des savoirs et du monde par la volonté de l’élève. Est réalisé le passage entre « Je ne sais pas » au « Je peux savoir », condition essentielle de son émancipation. Désaliénation, dirions-nous. La théorie de Jacotot explicite en son temps l’écart entre ce qui deviendra la démarche psychothérapeutique « explicative » où le thérapeute construit un savoir sur le sujet (c’est le psychothérapeute qui sait) et la démarche psychanalytique « non explicative » où le sujet construit son propre savoir adossé au transfert à « son analyste ignorant ».

La position du maître ignorant Jacotot face à l’apprenant est comparable à celle de l’analyste Lacan face à l’analysant, soit la rencontre de deux désirs qui ne doit pas être entravée par le savoir du maître d’école et de l’analyste. C’est bien la place de sujet supposé savoir de l’analyste qui met l’analysant au travail de son savoir inconscient. Peut alors advenir pour l’analysant un rapport nouveau à une langue devenue sienne.

Je ne vais pas développer ce que vous pourriez m’opposer, à savoir ce qui distingue le pédagogue Jacotot et l’analyste Lacan. Vous aurez compris que m’intéressent le point d’origine de l’affaire, ce qu’il peut en résulter et les « places » ou désir de ces « maîtres ignorants ».

Cette posture de « maître ignorant » fit de Lacan un résistant s’opposant à la doxa de l’IPA. Le point d’achoppement essentiel aura été la réfutation radicale de faire correspondre la finalité de la cure à l’identification du patient au moi de l’analyste où sous le nom de psychanalyse « on s’emploie à une rééducation émotionnelle du patient[[12]](#footnote-11) ». Cette fin suppose un point de départ qui pour Lacan donnerait à l’analyste une place de savoir et de domination.

Il fut, selon ses propres termes « excommunié » et se compara à Spinoza. Vous connaissez l’histoire. Il fut chassé de St Anne et accueilli rue d’Ulm par Althusser.

\*\*\*

*Conclusion*

Gouverner, instruire, analyser étaient déclarés par Freud des missions quasi impossibles. Qu’est-ce qui leur fait obstacle ? La jouissance de la domination d’un sujet sur un autre sujet (dans la cure), de petits autres sur d’autres petits autres (dans la société). C’est bien « la jouissance de la domination » que dénoncent Jacotot et Lacan au siècle suivant. La « passion de l’ignorance » appliquée par Jacotot et Lacan tente de combattre cette « passion de l’inégalité »  qui selon Rancière constitue la tentation des hommes. A partir de cette hypothèse de Rancière il est facile de penser pourquoi la période de crise sanitaire actuelle ne permet pas de penser véritablement « autrement » l’organisation politique du monde. Dans un entretien récent en date du vingt septembre 2020[[13]](#footnote-12) Rancière affirme que la politique actuelle des Etats consiste à être gestionnaire de la catastrophe permanente, dans un temps qui est celui de l’urgence et qui correspond exactement au temps normal du profit. Vous avez remarqué comme moi que l’espace-temps des hôpitaux n’est pas -et on le voit aujourd’hui pendant cette reprise de la pandémie- l’espace-temps du pouvoir.

Nos gouvernants gèrent nos sociétés en appliquant les méthodes de management, dit Rancière. Et les citoyens, le peuple (si cette entité existe) le savent. Les moyens de « savoir » sont à la portée de chacun. Rancière, grand lecteur de Lacan va plus loin. Il avance que la question n’est pas celle de la connaissance des faits mais bien plutôt celle des affects. Les gouvernants, dit-il, assoient leur pouvoir par la stimulation de la haine et de l’inégalité en recherchant la complicité des administrés. L’exercice du pouvoir consisterait donc pour Rancière à stimuler par la méthode explicative cette faculté des hommes à partager la haine et le mépris. Les derniers errements autour de ce thème de « séparatisme » en témoignent. On l’entend dans les discours politiques. Un exemple banal : « Si vous n’acceptez pas la réforme des retraites, c’est parce que nous vous l’avons mal expliquée ».

La « méthode explicative » dénoncée par Jacotot et Lacan prend ici tout son sens politique. Elle est un instrument commode pour maintenir les choses en état, avec l’idée de l’inégalité des hommes comme fondement de nos sociétés (disparité des intelligences ; disparité du partage des richesses). Contrairement à ce qui se dit communément j’affirme que la psychanalyse a de beaux jours devant elle si on accepte d’y voir aussi - comme Lacan en a tracé la voie - une forme de résistance contre l’aliénation au discours dominant d’une autorité, interne et externe au sujet. Suis-je parlé essentiellement par une autorité (le discours qui me commande) ou puis-je m’en séparer quelque peu ?

La cure analytique permet de cheminer du « Je ne sais pas » au « Je peux savoir ». Un chemin que Freud compara à celui que Dante parcourut en compagnie de Virgile. N’oublions jamais que dans ce magnifique séminaire intitulé *L’éthique de la psychanalyse*, Lacan considéra la cure analytique comme un long chemin de recherche de la liberté et du désir, accolés à la beauté. Il la considérait « subversive ». La psychanalyse a de beaux jours devant elle.

(Dernière remarque :

A propos d’AGAMBEN : En réfléchissant à la célèbre conférence prononcée par Gilles Deleuze en 1987 – Qu’est-ce qu’un acte de création ?-, Agamben cherche à préciser ce que le philosophe français appelle un « acte de résistance », préférant la notion d’ « acte poétique » à celle de « création », proposant de penser la « résistance » comme processus interne à l’acte, puissance d’un pouvoir-de-ne-pas plutôt que contrainte extérieure.

Le tremblement, l’imperfection sont ainsi le gage non d’un défaut, mais d’une qualité résistant à la poussée de l’impersonnel dans l’œuvre, une façon de désactiver « le schéma puissance/acte », un « désœuvrement » : « Le style d’une œuvre ne dépend pas seulement de l’élément impersonnel, de la puissance créative, mais aussi de ce qui résiste à cet élément au point presque d’entrer en conflit avec lui. »

Agamben pense ainsi la politique du désœuvrement comme une façon de suspendre et de contempler sa propre puissance d’agir dans une société ne croyant qu’au travail).

 1

1. Bruno Vincent, Intervention du 20 juin 2012 au Cercle Freudien, *A propos du « Dire ».*

*« Avec le dire, Lacan met en évidence dans le discours une logique distincte de celle du dit. La logique du dit est fondée sur la proposition universelle et la proposition particulière, ainsi que sur les valeurs de vérité. Cependant, chaque dire, en tant qu'énonciation, est moment d'ex-sistence. Pour qu'un dit soit vrai, il faut qu'on le dise, que dire il y ait. Il n’y a donc pas d’universelle qui ne se réduise au possible. La logique du dire est modale. Chez Aristote, cette logique module les propositions déclaratives, en puissance – possible ou impossible - ou en acte – nécessaire ou contingent -. Lacan l'utilise différemment, faisant intervenir la question de l'existence dans le discours. Le dire ex-siste au dit, l'acte de dire est condition du dit. Le discours est ainsi dire et dit. La logique du dire ne relève pas d'une philosophie, qu'elle soit de l'être ou de l'existence, elle donne un nouvel éclairage à la question du discours (Dire et discours). Dans le séminaire Ou pire, Lacan distingue la parole et le dire. Toute parole n'est pas un dire ».* [↑](#footnote-ref-0)
2. Slavoj Zizek, *Dans la tempête virale,* Actes Sud, 2020, p. 93-94. [↑](#footnote-ref-1)
3. Ibid, p. 12. [↑](#footnote-ref-2)
4. Jacques Lacan, *Le triomphe de la religion,* précédé de Discours aux catholiques, p. 80, Seuil, 2005. [↑](#footnote-ref-3)
5. J. Lacan, Le séminaire, Livre I, Les écrits techniques de Freud, Paris, Seuil, 1975, p. 298. [↑](#footnote-ref-4)
6. Jacques Lacan, « Variante de la cure type » dans *Ecrits*, 1955, p. 358 [↑](#footnote-ref-5)
7. Jacques Rancière, *Le maître ignorant. Cinq leçons sur l’émancipation*, Collection 10-18, 1987, p. 8. [↑](#footnote-ref-6)
8. Ibid, p. 9. (Jacques Rancière citant Felix et Victor Ratier, 1838). [↑](#footnote-ref-7)
9. Ibid, p. 15. [↑](#footnote-ref-8)
10. Ibid, p. 26. [↑](#footnote-ref-9)
11. Ibid, p. 27. [↑](#footnote-ref-10)
12. Jacques Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir. Rapport du colloque de Royaumont », dans *Ecrits*, p. 585. [↑](#footnote-ref-11)
13. Entretien avec Jacques Rancière : *Pandémies et temporalités* (Conversation avec des professeurs de l’Université fédérale de Rio de Janeiro (l’UFRRJ)). [↑](#footnote-ref-12)